

MA MÈRE, MA LÉGENDE

«Oui, c'était une femme libre dans un monde où la majorité des femmes étaient loin de l'être».

Au début du livre se trouve brossée en une page et demi un épisode essentiel de la famille Ehret dont fait partie Marie-Florence Ehret, autrice de *Ma mère, ma légende*.

Cet épisode se situe en 1872, juste après la guerre franco-allemande, la défaite française et l'annexion par les Allemands de l'Alsace et la Lorraine.

Les Alsaciens qui veulent garder leur identité française doivent quitter la ville dont ils sont issus... Colmar dans le cas des Ehret... Mulhouse, dans une tout autre histoire, mais qui commence pareil, pour la famille du futur capitaine Dreyfus.

Les membres de la famille Ehret ont choisi de rester français et s'éloignent donc de leur passé et de leur lieu d'origine.

Le chef de cette petite tribu d'exilés s'appelle Auguste. Son fils, Joseph, transmettra à son propre fils, Henri, la gloire d'appartenir à *«la branche de la famille restée française - la branche pauvre mais fière !»* Cet Henri, dépositaire de la tradition familiale, aura une fille, Antoinette, qui, elle aussi aura une fille, Marie-Florence Ehret, l'autrice de *Ma mère, ma légende*.

Je déteste le mot «autrice». Hélas, l'Académie...



SECRETS ENFOUIS

Pourquoi ce groupe de migrants s'installe-t-il à Châteauvillain, en Haute-Marne, région Grand-Est ? L'écrivaine l'ignore mais la romancière en elle suppose qu'ils y ont été reçus avec hospitalité. Ce serait cet accueil, combiné au charme de la *«petite cité de caractère»* (merci Google), qui les décide à rester. Fin de cet épisode.

Seulement...

Seulement, «*Tout aurait pu commencer comme ça*», écrit Marie-Florence Ehret p. 12, à la fin du chapitre où elle vient de raconter le courageux départ de sa famille alsacienne, quittant l'Alsace pour fuir l'occupation allemande.

Et si «*tout aurait pu commencer comme ça*», c'est que cet exil, dans la réalité, s'est passé très différemment. De fait, déniché des dizaines d'années plus tard à la mairie de Châteauvillain parmi d'autres papiers d'état civil, l'acte de mariage de son arrière-grand-père Joseph révèle un énorme mensonge. Sur ce registre en effet, Joseph Ehret, «tailleur en habits», est déclaré en mai 1872, «né de père inconnu». Et non, comme le prétend la tradition familiale, fils d'Auguste Ehret.

Mise au courant, l'écrivaine en parle naturellement à sa mère et s'attend à trouver celle-ci «*surprise et émue, comme je l'étais, de découvrir que son grand-père était né de père inconnu, comme moi*», écrit Marie-Florence. «*Mais*» (ma mère) «*s'est aussitôt mise en colère*». Le doute, les coïncidences, les on-dit, et les secrets enfouis, vont désormais faire partie de la matière de ce livre. Si Joseph n'a pas quitté Colmar par patriotisme, pourquoi l'a-t-il fait ? Parce qu'il a eu maille à partir avec l'armée allemande pendant la guerre ? Parce qu'il a quitté Colmar en réfugié économique, poussé par la misère ? Et d'abord... né en 1846, et non 1868 comme il le prétendait... et s'appelant Ehret comme sa mère et non pas son père... Quel âge avait-il en arrivant à Châteauvillain ?

L'écrivaine se pose ces questions. Beaucoup d'autres aussi. Mais la colère de sa mère, Antoinette, la touche encore plus profond. Comment comprendre cette colère maternelle ?

Qui est donc cette mère qui voue le plus grand respect aux légendes familiales et repousse les documents officiels ?

Tandis que se multiplient mariages, amitiés, alliances, naissances et cousinages... et avec eux les prénoms, le foisonnement des prénoms... la mobilisation d'août 1914 et la guerre viennent bousculer tous les arrangements.

La grande Histoire va se jouer des histoires singulières. Selon les cas... selon les moments aussi... elle va les dominer, les étouffer, les contrarier, les révéler. En lisant *Ma mère, ma légende*, la valse de prénoms et des histoires particulières m'a souvent égarée. Rien cependant ne m'a mieux fait sentir la fragilité des destins individuels pris dans le chambard général. Vingt et un ans plus tard... à peine le temps de construire des monuments aux morts et de réaliser ce qu'est devenu chacun des survivants... la guerre reprend en 1939. Et avec elle, les déplacements, les errances, le brassage collectif. La moitié de la France subit l'occupation allemande. Et bientôt ce sera la France entière. Au bilan : moins de gueules cassées et de gazés cette fois. Mais toujours les femmes qui souffrent, attendent et s'activent. Et davantage de prisonniers, de déportés, de «travailleurs volontaires», de résistants.

ELLE N'A PAS ASSEZ D'UNE VIE POUR VIVRE TOUS LES BONHEURS

C'est fin 1918, ou début 1919, qu'est née la mère de Marie Florence Ehret, Antoinette. Elle est très régulièrement déclarée à la mairie comme la seconde fille d'Angélique et de Henri Ehret, le fils de Joseph. Celles et ceux qui comptent sur leurs doigts ne manquent cependant pas de remarquer qu'«*en avril 1918 Henri était dans les Ardennes*».

Antoinette vit avec ses parents, rue de Penthièvre à Paris, où la cuisine a été transformée en buvette.

«Nénette ou Titite comme on l'appelle familièrement fait plaisir à voir, une vraie petite poupée».

En 1937, elle se met du rouge à lèvres et passe son bac. À vingt ans, elle va au Deux-Magots et au Flore, rencontre Sacha Guitry et sa femme. Amoureuse d'un de ses profs de fac, elle l'épouse en octobre 39 et le suit à Clermont-Ferrand où il enseigne et écrit.

Le 24 août 44, pendant que Paris finit de se libérer, Châteauvillain est en flammes. Le même jour à *«Maillet, à Buchères, à Chatillon-sur-Indre, à Cerizay, à Tournon-en-Brie, des dizaines, des centaines de civils sont assassinés à l'arme blanche, au fusil, au lance-flammes, bébés, vieillards, femmes, adolescents...»*. Parmi les villes martyres, Oradour-sur-Glane n'est que la plus célèbre.

Antoinette cependant rentre à Paris. Son divorce est prononcé en novembre 45. En mars 46, elle met au monde un petit Jean-Marie, et s'éprend d'Henri, le jeune médecin juif qui l'a accouchée. *«Il est si beau, si généreux, si courageux !»*

À vingt-sept ans elle vit seule et fait vivre son fils. C'est une femme libre. *«Après toutes ces années de guerre, de faim, de froid, de peur, elle n'a pas assez d'une vie pour vivre tous les bonheurs»*, écrit sa fille. Beaucoup des amis de son ex-mari sont restés les siens. Dessange qui vient d'ouvrir un salon de coiffure sur les Champs-Élysées l'engage comme «mannequin volant». Elle prend le nom de Véronique Vayne, dite aussi VV. En 1950, Georges Arnaud lui dédicace ainsi *Le Salaire de la peur*: *«À Véronique Vayne dont les yeux évoquent un monde où la peur et la nitroglycérine n'existent pas»*.

En 1949, elle est à nouveau enceinte. D'Henri, semble-t-il, le jeune et merveilleux médecin juif. Seulement Henri disparaît alors dans un accident de voiture. L'enfant qui naîtra en 1950 et sera une fille... l'écrivaine Marie-Florence Ehret... sera donc déclarée «de père inconnu». Or, sur la mort de ce «père inconnu», Antoinette ne fournira, à sa fille et à ses questions incessantes, pas moins de trois récits différents, à trois dates différentes. Les registres d'État Civil diront encore autre chose.

PAR-DESSUS LES BRAS DU MALHEUR

«Adolescente, je n'avais plus cette confiance absolue en ma mère que j'avais eue, petite fille (...) Désormais elle était faible, douloureuse et parfois cassante, je me sentais coupable de ses souffrances, il fallait la protéger, quelque chose que je ne savais pas avoir commencé à mimer nos relations», écrit l'écrivaine presque au milieu de son livre.

Il ne reste alors en présence... enfin, il ne reste presque plus en présence... que les errances d'Antoinette, son opium, son vison blanc, ses propos incertains, ses levers à quatre heures du matin quand elle travaille dans une boucherie des Halles, l'hôpital de Chaumont... et celles de Marie-Florence, jeune femme, dont la vie *«entre la Sorbonne et Jussieu, lettres et philosophie, entre la cinémathèque du Trocadéro et les cinémas de la rue Champollion, entre Ibiza et l'Algérie, entre revues de poésie, théâtre et manifestations, (...) est un torrent de découvertes et d'enthousiasme»*.

Les dernières pages de *Ma mère, ma légende* se passent... ou ne se passent presque plus que... dans un jardin. Marie-Florence Ehret habite à présent Châteauvillain. Le soir elle boit une

bière avec sa voisine, Christiane, qui «*fait de son jardin un paradis*» et l'aide à trier ses papiers.

Ces pages finales me remettent en bouche le goût de l'autrice pour la nature. Ainsi p.56, sa remarque sur le vent léger qui «*culbute le parfum des lilas par-dessus les murs de vieilles pierres...*»

p. 86, ces soldats ennemis qu'elle nous montre tirant «*à travers les fenêtres ouvertes à la douceur du soir...*» ; ou p. 107, ce moment contemplatif à l'EPAD : «*La lumière du soir baisse doucement. Dans un bosquet, un charivari*

d'ailes et de pépiements se déchaîne et s'apaise».

Rien toutefois ne me semble mieux résumer le livre que cette strophe d'un des poèmes adressés par Marie-Florence enfant à sa mère : «*Tout petits les ponts / s'épuisent à passer / par-dessus les bras du malheur*».

Béatrice NODÉ-LANGLOIS

«*MA MÈRE, MA LÉGENDE*» de Marie-Florence Ehret. Le PYTHAGORE Editions 254 pages, 20 Euros.